

Pattiluve mars-avril 2020 - Journal de taille

Table des matières

<i>Pattiluve</i> mars-avril 2020 - Journal de taille.....	1
1. Un caillou dans ma cuisine (25/03)	2
2. Un caillou dans ma chaussure (26/03)	2
3. Témoigner est-il indécent ? (27/03).....	2
4. Marcher ? (28/03)	3
5. Un fleuve tranquille (29/03).....	3
6. Métonymie, les parties et le tout (30/03).....	3
7. La caresse en ligne de mire (31/03)	4
8. Sonnez les matines ! (01/04).....	4
9. Effacer, s'effacer (03/04).....	4
10. Jo(i)ur de relâche (02/04)	4
11. Aussi (03/04)	5
12. Griserie de la description et invitation au voyage (04/04).....	5
13. Moments de décision (05/04)	5
14. Bain de jouvence (06/05)	6
15. Noblesse ou roture ? (10/04)	6
16. La nuit, le jour, les reflets et la lumière immanente (11/04)	7
17. Regard et contrôle (12/04).....	8
18. Ophtalmie de l'albâtre (18/04).....	8
19. Ordre et beauté (24/04).....	9
20. Architecture et design (14/04)	10
21. Ajustage et « zentangle » (15/04)	10
22. Un objet qui m'étonne aussi bien que vous ! (17/04).....	11
23. Comment l'esprit vient au sculpteur ? (18/04)	12
24. Le temps est autre (19/04).....	13
25. Météo albâtréenne (22/04).....	13
26. Peurs et destinées incertaines (16/04)	14

1. Un caillou dans ma cuisine (25/03)

Que du plaisir ! Je me suis remis à la sculpture dans ma cuisine !!!

Comme au bon vieux temps où j'ai commencé à tailler la pierre, j'ai repris une taille commencée deux ans plus tôt que nos ennuis de santé et la perte de mon atelier m'ont empêché alors de poursuivre. L'idée initiale était celle d'une vasque dont j'ai orné les flancs d'une représentation d'oiseau. Voilà pour le projet.

Allons ! Les principales masses sont déjà en place, il est temps de s'y remettre. Affaire à suivre !...



2. Un caillou dans ma chaussure (26/03)

Tandis que je profite du confinement pour me remettre à sculpter, Sylvie m'informe qu'elle organise un échange de « journaux de confinement » sous la forme de textes courts ou de Haïkus (au choix).

Un caillou dans la chaussure. Maintenant je le sais : je vais boîter. À moins de coucher des mots sur le Velin de ces jours ensoleillés. Ô, Sylvie !

Il faudrait avoir le génie fantasque et débridé d'Alexandre Vialatte pour tenir la chronique de ces jours d'assigné à résidence. Blindé de dictionnaires et de manuels d'érudition, l'esprit en gouquette parcourrait les prairies de la connaissance à la façon d'un sous-préfet... aux champs. Butinant de-ci de-là, au gré des incidents microscopiques de cette vie de reclus à la routine sévère. Je ne suis pas hélas de cette graine qui germa en son temps et proliféra ainsi qu'un liseron exubérant dans La Montagne auvergnate.

3. Témoigner est-il indécent ? (27/03)

N'y a-t-il pas une forme d'indécence à coucher par écrit notre pauvre petite vie confinée alors que d'autres sauvent des vies en exposant la leur ? S'ils savaient, la situation ne paraîtrait-elle pas surréaliste ? Mais alors, est-ce une raison pour s'empêcher de se livrer aux seules occupations que l'on nous autorise et qui nous font survivre au huis-clos ?

Certains disent qu’au lieu d’applaudir aux soignants et à tous ceux qui travaillent pour notre confort et notre santé au mépris de la leur, nous ferions mieux de les soutenir lorsqu’ils étaient dans la rue pour réclamer des moyens pour les hôpitaux... En voilà un raisonnement à rebrousse-poil ! Il est bien temps de nous le reprocher ? Refait-on l’histoire à l’envers ? Et d’ailleurs qui dit que nous ne les avons pas soutenus en notre temps ?

Je sens bien que toutes ces questions —légitimes mais qui n’aboutissent qu’à nous laisser interdit— ne visent qu’une chose : contribuer à l’esquive, à l’échappée, à remettre à plus tard l’écriture... Y couperai-je ?

4. Marcher ? (28/03)

Allons, marchons !

Quel dommage que ce joli verbe soit désormais captif. Des indélégats l’ont chargé d’une connotation politique qui se révèle à l’usage tellement inepte et toxique au plus grand nombre que l’on hésite aujourd’hui à l’employer dans son sens premier. Marcher, quoi de plus idéal ! Marcher c’est penser, c’est avancer, c’est découvrir, c’est aller au-devant de l’autre. Les plus grands poètes étaient de furieux marcheurs aux semelles de vent ! Que dire quand notre marche est ainsi entravée par ceux-là mêmes qui se proclamaient « Marcheurs » ! Pour moi je ne me plains pas, Je marche mais mon « consentement » au confinement ne vaut pas abnégation. Je connais d’autres façons de marcher, d’autres résistances.

Ma résistance, je la taille dans la pierre translucide de l’albâtre. Le soleil clair de mars viole la surface de ma pierre pour en incruster la chair de reflets citron. Dans les rais de lumière flottent des voiles de poussière blanche qui tapisse le sol d’un givre chaud.

Reproche-t-on au meunier son atelier enneigé de farine ?

Ma douce l’a bien compris dont j’ai envahi en partie la cuisine.

Allons, marchons !

5. Un fleuve tranquille (29/03)

Quand je sculpte, mon esprit est comme un fleuve où les pensées s’écoulent sans que rien ne puisse les arrêter. Je réalise que je réussis de cette façon ce que je n’arrivais pas à comprendre ni à faire quand je m’essayais à la méditation en zazen. Lâcher prise, laisser faire, ne s’arrêter sur aucun des flashes qui crépitent dans les synapses.

Autrement plus excitante, la perspective d’écrire produit l’effet contraire : ça pétillie là-haut comme un champagne de la pensée que des mots rafraîchissants ponctuent.

6. Métonymie, les parties et le tout (30/03)

Des reliefs font-ils la sculpture ? En un sens oui. Chaque relief a sa grammaire et sa métaphore, ce matin j’ai taillé des fuseaux sur les ailes de l’oiseau qui m’ont fait penser aux sauts des dauphins en leur course parallèle... D’ailleurs je me souviens d’une pierre dans laquelle j’avais taillé une tête de cyclope. Grande et très découpée, je l’avais déposée au sol dans la partie de hangar que je louais alors

et que je partageais avec une entreprise. Ils la firent basculer en manœuvrant leur *Fenwick*, la brisant en 6 ou 7 morceaux. Un ami profita de l'aubaine pour les récupérer et en incruster çà et là sa pelouse.

7. La caresse en ligne de mire (31/03)

Des saillies, comme des coups de ciseaux dans la pierre ? Des expressions, des images verbales, et qui s'additionnent forgeront-elles un jour un texte ? Oui, si, les idées fusant, elles obéissent au bout du compte à une intention, un sens, une orientation uniques, comme les coups de râpe, insignifiants à eux seuls, forment à la longue la forme longtemps recherchée.

Toutefois, sculpter le verbe est tout autre que tailler la pierre. Écrire, c'est réécrire, ôter, rajouter, pétrir le sens afin de lui donner la forme exacte de la pensée. Sculpter le verbe est comparable aux réjouissances du modelage de la glaise où l'acte spontané peut tout aussi bien produire la forme idéale que la recherche patiente du mot juste, de la tournure, de l'esprit, de la lettre. Tailler la pierre ne connaît qu'une action : ôter la matière et de multiples modalités de réalisation : heurter, couper, scier, perforer, râper, poncer, poncer encore plus finement à sec, à l'eau...

Devancer la fragilité de la pierre pour n'accepter que les ruptures désirées, pressentir le seuil au-delà duquel la casse irréparable adviendrait, ruinant tous les efforts passés, hypothéquant le projet peut-être définitivement....

En sculpture, tout finit par une caresse.

8. Sonnez les matines ! (01/04)

Ah cette caresse finale ! quel plaisir ! Et quel dommage d'en interdire l'usage au public et aux amateurs d'art dans les galeries, les musées ! Mais nous n'en sommes pas encore là. L'heure est encore au travail de dégrossissage au ciseau.

Le soleil donne. Je frappe et ma pierre sonne. C'est bon signe. Cela signifie qu'elle garde toute son homogénéité malgré les assauts de mon maillet et de mes burins. Elle sonne et j'en ai vérifié la note avec mon téléphone et ma guitare. Le téléphone pour obtenir le La et accorder la guitare, la guitare pour comparer le La au tintement de la pierre. Conclusion : elle sonne un La dièse.

9. Effacer, s'effacer (03/04)

Que le crime soit parfait ! Cela suppose d'effacer les traces... Eh ! Que fais-je d'autre après avoir meurtri la pierre que d'effacer par des râpes et des abrasifs de plus en plus fins les blessures infligées ?

Pas de chance ! Si le cadavre commence à prendre tournure, le criminel porte sur lui la marque de son forfait : inéluctablement, à la fin de chaque séance de travail, je me retrouve fardé de la poudre de riz de cet immense sorbet citron !

10. Jo(i)ur de relâche (02/04)

Nous avons cédé la place aux quatre vents, livré les rues aux souffles capricieux, au printemps tout de silence têtu, au ciel bleu débarrassé au matin et au soir des zébrures blanches des avions de lignes. Le vent les a emportées. Aujourd'hui c'est relâche. Après cinq jours de taille, reposer ses mains que les

râpes usent en même temps que la pierre, reposer le corps et dissiper les postures vicieuses, offrir aux yeux d'oublier le projet, évaporer les formes laborieusement émergées de la roche pour poser un regard neuf sur la pièce. Penser à autre chose. Occuper autrement son corps et son esprit : lire, dormir, sortir humer l'air qu'un printemps frisquet mais éblouissant de lumière a rendu presque pur, rempli de la charge si légère des chants des mésanges et des merles.

11. Aussi (03/04)

Isolement forcé ? On sait quand ça commence, on ne sait pas quand ça finit.

La sculpture, aussi

Réclusion : on part pour un long voyage sur place en solitaire

La sculpture aussi

Assignation à résidence : on se terre et la terre au dehors continue de tourner

La sculpture aussi

Conseil trouvé dans la presse pour échapper à l'enfermement : « Le dessin permet de s'abstraire de ce qui se passe dehors. »

La sculpture aussi

12. Griserie de la description et invitation au voyage (04/04)

Il y a différentes phases bien connues dans la taille de pierre : le dégrossissage : disposer les grandes masses, puis aller-retour incessants de la taille des détails aux rééquilibrages globaux, puis ponçage et polissage, etc... Mais, sur le plan de la réalisation du projet sculpté lui-même, je distingue aussi d'autres phases qui viennent s'ajouter aux phases de taille à proprement parler.

Par exemple : une fois les masses principales plus ou moins découpées, vient une phase « descriptive » des détails du projet —je ne trouve pas d'autre mot pour appeler cette phase délicate qui hypothèque la suite du travail jusqu'à la finition—. Il s'agit de détailler sans trop insister ce qui deviendra les reliefs définitifs. C'est une phase à la fois exaltante et angoissante car le définitif se joue déjà aussi ici. Certains « remords » ne seront plus possibles ensuite, il faut donc être prudent et ne pas aller trop vite.

Cheminant ainsi dans la pierre, il me vient des sensations aussi passionnantes que troublantes comme celle de gravir les flancs de la pierre enneigée, l'éclat de la poudreuse est si fort que je cligne des yeux non pas à cause de la poussière mais parce que les névés m'éblouissent. Tout en sculptant, je marche au bord de ravins ensoleillés, je franchis le seuil de cavernes aux murs laiteux et translucides, je passe auprès de crevasses étrangement géométriques. À d'autres moments, ce sera la pâtisserie qui s'invite avec un gâteau garni de crème fouettée, chiboutz ou tarte au citron, le lustre de l'albâtre n'y est pas pour rien même si le sucre glace envahit l'espace en une vapeur blanche qui se redépose après un temps de vol indéterminé.

Ces images vont et viennent sans que je les retienne. Elles surgissent, accompagnent mes coups de massette ou de râpe puis s'en vont comme elles sont venues, peut-être parce que mon attention, se concentrant à nouveau, est attirée par un détail qu'il convient de régler, un peu de matière qu'il faut enlever pour parfaire la forme. Elles me distraient de la tâche sans m'en abstraire. Ce sont des amies, des petites fées fugaces qui vont et viennent sans crier « gare ! » et... sans rendez-vous.

13. Moments de décision (05/04)

Il fallait que j'évoque la pâtisserie pour que, le lendemain et sans que j'y prenne garde, mes coups de piolet façonnent... un chapeau de crème Chantilly !

Pourtant nulle image n'est venue me visiter cette fois. Mes pensées ont flotté sans s'arrêter sur rien sauf quelques instants de concentration qui —je m'en rends compte à présent— sont souvent des moments de décision : décider de la tournure d'une courbe ou de la profondeur d'un creux, choisir le bon outil, la bonne posture, le bon angle d'attaque, le niveau auquel ma pierre doit se trouver pour pouvoir travailler le mieux possible et en me ménageant avec économie. Économie de moyen, de force à engager, de gestes à répéter jusqu'à l'approche du plus grand fini. La pierre dans ce dialogue a son mot à dire. Elle se rappelle à mon attention avec ses exigences, qu'elle impose par sa forme mais aussi par ses masses et ses fragilités.

Une chance : celle que je travaille en ce moment ne possède pas de veine apparente et me laisse donc libre de l'interpréter sans avoir à tenir compte d'une telle contrainte.

14. Bain de jouvence (06/05)

Aujourd'hui c'est relâche. On oublie.

Enfin pas tout à fait. J'ai profité de cette pause pour baigner ma pièce... dans ma douche ! La débarrasser de la poussière blanche qui la couvre malgré les coups de brosse réguliers. La faire apparaître sous son jour presque définitif : la lumière la traverse et l'eau lui donne la luisance d'un vernis. En même temps, les traces des meurtrissures des ciseaux que le début de ponçage n'a pas effacées se révèlent comme des pépites de sucre d'un blanc laiteux fichées çà et là dans la masse opaline.

Il s'agit ici d'y voir clair pour la suite dans deux jours quand je reprendrai le travail.



15. Noblesse ou roture ? (10/04)

Se peut-il qu'une poussière soit noble ? Existe-t-il de la poussière noble ? Plus généralement, existe-t-il des matériaux nobles ? Pour moi, je pense que tout matériau est noble dès lors qu'il participe ou résulte de près ou de loin d'un travail de l'accomplissement positif d'une tâche.

Je me souviens d'une cruelle désillusion à propos d'un acteur et directeur de théâtre reconnu pour lequel j'eus l'occasion de produire des travaux sculptés accompagnant la pièce *Bérénice* de Racine qu'il mettait en scène. Parmi ces travaux, j'avais confectionné un mobile assez imposant composé des masques moulés sur le visage des comédiens accrochés à des montants d'où descendaient toute une théorie de rubans multicolores en

papier crépon. Comme je ne disposais que de mes fonds propres et que ma contribution était bénévole, j'avais dû me résoudre à utiliser ce papier à la place de rubans de tissus. Le rendu était le même sauf évidemment que, pour cet acteur du moins, le papier crépon n'était pas digne de figurer dans le hall de son théâtre et devait être réservé aux classes maternelles... Je fus bien déçu de malentendu et choqué que l'on pût assigner à un matériau une valeur idéologique négative. Ce n'était pas assez riche pour lui. L'*arte povera* n'avait pas droit de cité chez lui. L'image du papier crépon et son idée reçue de se référer aux classes des tout petits faisaient selon lui contresens.

Roturiers ou nobles ? les matériaux sont neutres jusqu'à ce qu'on leur décerne arbitrairement un certificat de noblesse ou de vulgarité qui en fera la réputation commune tel l'aristocratique marbre blanc de Carrare pour la noblesse ou le trivial fer-blanc...

Partant, revenons à la poussière, et je veux parler ici de la poussière d'albâtre. À la déchetterie, il s'agit d'une poussière de luxe qu'on ne doit pas mêler au compartiment des gravats. D'ailleurs, on peut réutiliser cette poussière pour des réparations en l'amalgamant à de la colle à carreaux de plâtre, par exemple. C'est une poussière de catégorie supérieure en quelque sorte, très fine, elle vole en vapeur sèche autour de moi et mon corps en est saupoudré comme l'abeille l'est de pollen. Je m'y baigne comme on voit faire les chevaux parfois qui hennissent de plaisir en se roulant dedans. Bien sûr je ne vais pas jusque là ! Mais il y a une réelle jouissance à en être vêtu tant elle est douce et rend la peau soyeuse et sèche. Cette jouissance cesse à la fin de la séance de travail pour être remplacée par celle non moins réjouissante de la douche qui me débarrasse du voile blanc qui me nimbe de la tête aux pieds.

Cette poussière noble possède ses vertus : elle résulte du travail accompli ; elle est l'indice en négatif de la matière enlevée pour former les volumes projetés, polir les surfaces désirées, ouvrir des lumières resplendissantes, creuser les failles réussies ; enfin, et c'est inespéré, j'ai constaté à plusieurs reprises qu'elle cautérisait de petites blessures sanguinolentes.

Le hic est que, si le plus gros de cette poussière tombe sur le sol, elle colonise aussi tant soit peu la cuisine et s'acoquine à celle du quotidien sans que l'on puisse la distinguer de cette vile plaie. Raison pour laquelle, afin de ménager notre lieu de vie, je m'ingénie à nettoyer et ranger l'espace atelier à la fin de chaque séance.

16. La nuit, le jour, les reflets et la lumière immanente (11/04)

La lumière est l'alliée du sculpteur avec l'ombre.

LA NOTTE

Quand Phébus cesse d'étendre en les enroulant
Autour de notre globe humide et glacé
Ses bras de lumière, le vulgaire se prend
À nommer nuit cet incompréhensible soleil.

Or tant elle est débile que si on allume
Quelque part la moindre torche, c'en est fait
De la vie de la nuit, et tant légère elle est
Que le silex et l'amadou la déchirent et la percent.

Mais si tant est qu'elle soit quelque chose,
Qu'elle soit donc fille du soleil et de la terre,
Car si l'une porte l'ombre, c'est l'autre qui la crée.

Qu'elle soit donc ce qu'elle veut, la louer est erreur,
Ce n'est qu'une veuve, d'air sombre et si ombrageuse
Qu'il suffit d'une luciole pour lui faire la guerre.

MICHEL-ANGE

Sonnets

L'ombre et la lumière jouent sur la pierre en cours de taille et révèle le projet à mesure. La poussière blanche qui la recouvre à ce moment-là la rend opaque. Or l'albâtre est une pierre blanche au grain lisse et qui possède la particularité d'être translucide : à la toute fin du travail, les rayons du soleil la traverseront en son cœur, révélant ses veines s'il y en a.

Mais pour l'heure, la poussière blanche l'empêche de briller. Mate, elle se révèle dans le contraste entre le jour et la nuit. Lors du polissage, elle va luire. Ses volumes vont se parer de reflets qui viendront composer avec la dichotomie luminescente. Ses parties les plus fines ajouteront la transparence aux reflets et au jeu des ombres pour laisser poindre et jouer la lumière ambiante au cœur de ses formes même les plus épaisses.

Il faut donc tenir compte de ces trois contraintes : ombre et lumière, glaciés des reflets et translucidité immanente pour imaginer le résultat final de l'œuvre en albâtre. Des contraintes qui sont aussi des atouts que d'autres pierres —mates, denses, granuleuses comme les granits— ne possèdent pas.

17. Regard et contrôle (12/04)

Voyons, tout est en place : les volumes majeurs, les lumières (j'entends par là les espaces de vides entre les volumes), les motifs de certaines parties... Au fond, l'œuvre est en bonne voie mais elle a encore cet aspect rustique que le travail de finition effacera et parachèvera. Toutefois nous n'en sommes pas là.

Entre le dégrossissage et la finition, il existe une phase intermédiaire assez longue.

Jusqu'ici tout le travail a nécessité de déployer de la force physique, empêchant de s'attarder trop aux détails. C'est ainsi que certaines parties bien que dessinées et en place requièrent des ajustements, d'autres de figuler les détails, d'autres encore d'effacer les traces d'outil : striures de râpe, marques de ciseau ou de gradine.

Alors, on ne fait plus appel à la force physique mais à la concentration et au regard pour réaliser une kyrielle d'ajustements ici ou là qui obligent à tourner autour de la pièce encore et encore. Le polissage est encore loin et tous les outils restent en lice, même ceux qui permettent le travail le plus grossier. Le regard de contrôle est l'outil d'élection de cette phase. Ce regard si particulier était bien présent dans les phases précédentes naturellement ; mais il s'agissait de vérifier les proportions des parties les unes par rapport aux autres, le motif dessiné à la surface de la pierre, l'exactitude de son tracé, le rendu de la taille, la profondeur de son dessin. Appelons celui-là « macro-contrôle ».

Désormais, il s'agit de « micro-contrôle » : il faut vérifier et corriger ce qui a été esquissé précédemment, nettoyer les creux imparfaitement dégagés, remodeler certains volumes, affiner le rendu des surfaces afin de faire s'y accrocher la lumière, faire fondre certaines parties très dégagées de façon à ce que le jour traverse la pierre, détailler même des éléments qui ne seront pas forcément vus ou visibles.

C'est une phase de mûrissement de l'œuvre sculptée. Les photos prises au long de ce travail peinent à rendre compte de ce souci de bénédictin pourtant essentiel pour assurer le fini de l'œuvre.

18. Ophtalmie de l'albâtre (18/04)

Un doute m'étreint.

Et si la lumière avait raison de tout en définitive ? De l'ombre comme des reflets... Et si la lumière était si forte qu'elle écrasait tout, les reliefs, les motifs, les détails, les saignées, lissant jusqu'aux lueurs internes de la pierre ?

J'ai lavé ma pierre pour la débarrasser des neiges qui s'y étaient déposées et le résultat m'a littéralement ébahi. Le jour offert par l'après-midi était uniforme, le soleil ne donnant que le matin. Les faces éclairées ne se révélaient plus. Nulle ombre du côté de l'ubac de ma pierre : la lumière traversant la sculpture concurrençait les zones les plus sombres. Quelques reflets, à peine, du moins tant que l'eau ne s'était pas évaporée, disparaissant avec elle.

J'avais devant moi une masse aux formes à peine reconnaissables d'un blanc de lait, dont se jouait le jour en se diffusant dans toutes ses parties, gommant toute forme, effaçant tout contraste, aplatissant tout. L'éblouissement était total.

19. Ordre et beauté (24/04)

Lorsque j'étais enfant, vers 7-8 ans, nous jouions souvent avec Didier, mon ami, aux courses automobiles avec des *Dinky toys* ou à la guerre avec des soldats de plomb. Une fois les objets disposés en ordre de bataille, mon ami inventait des histoires incroyables et pleines de rebondissements, bouleversant à qui mieux mieux le bel ordonnancement du départ. J'étais partagé entre l'admiration, pour ne pas dire la fascination d'une telle imagination dont je ne me sentais pas capable, et la tristesse de voir éparpillé tout notre beau travail de préparation.

Cette anecdote m'est revenue subitement en mémoire à la lecture de cette phrase : « Il aimait contempler les sculptures car, contrairement aux hommes, elles respiraient l'ordre et la beauté. », extraite de *L'empereur des Ténèbres* d'Ignacio Del Valle (Libretto, p. 232, trad Elena Zayas) ; et je crois bien que ce qui m'anime en sculpture est cette recherche plastique d'ordre et de beauté.

Plus tôt encore –je devais avoir 5 ou 6 ans– je me souviens que, dans le vaste Hôtel-restaurant de mes parents, ma pièce préférée était la cuisine où officiait ma mère. Naturellement, je n'avais le droit de toucher à rien et pour calmer mes ardeurs de touche-à-tout, ma mère avait ménagé un endroit à mon usage exclusif : le tiroir de la table de la cuisine dans laquelle je fourrais bibelots, jouets, et plus généralement le fruit de mes obsessions et rapines. J'y rangeais également mes craies. Comment cela me vint, je ne sais mais j'eus l'idée de tailler des têtes dans les petits cylindres blancs. Ce n'était pas bien difficile car ils étaient très tendres et ce fut assez réussi. Ce succès m'a marqué puisque j'y pense encore et peut-être a-t-il présidé à mon attrait pour la sculpture.

De même, jouant très souvent seul l'après-midi, je me souviens avoir construit un village entier en pâte à modeler. Cela dut me prendre du temps et ce n'est que vers 17 heures que l'on me découvrit, dans la grande salle du restaurant vide, seul au milieu de ce village. J'étais tellement silencieux et concentré que l'on m'y avait oublié ! Là encore mon appétit pour mettre en place des choses en relief, pour construire à partir de la matière brute des choses sorties de mon imagination était comblé.

Lorsque je jouais aux courses automobiles ou à la guerre, je me contentais donc de disposer les choses du mieux que je le pouvais et avec le plus de grâce possible. Disperser les choses, en faire un véritable pastis, ce n'était pas envisageable et, pour moi, le plus souvent, le jeu s'arrêtait là.

La transition vers la sculpture s'est faite bien plus tard et résulte de la combinaison de multiples expériences comme les leçons de dessin et de peinture de mon père, mes goûts et curiosités et les bricolages que j'ai pu réaliser avec mes enfants. En passant, je me rappelle comme j'étais médusé par les émissions destinées à la jeunesse du jeudi après-midi quand Catherine Langeais nous apprenait à faire de petits travaux manuels. J'étais admiratif et frustré de ne jamais avoir sous la main le matériel

nécessaire pour les réaliser. Je me suis bien rattrapé lorsqu'à mon tour, j'ai eu pour spectateurs mes enfants et mes petits enfants !

La réalisation de maquettes d'architecture a aussi été déterminante jusqu'à ce que le hasard m'ait fait découvrir Michel Ange pour de vrai dans son Tombeau des Médicis à Florence où je m'abîmais dans la contemplation avec cette immense interrogation : comment peut-on imaginer et réaliser de telles œuvres, avec une telle perfection, à partir d'un bloc de pierre brut ? Cette curiosité dévorante ne me quitta plus jusqu'à ce que je trouve un caillou taillable pour essayer de « comprendre en faisant ». Jean Caffin, un ami, m'en donna l'occasion en m'offrant un morceau de calcaire dans lequel je taillai pour la première fois avec comme motif Marie à la sieste, ma fille dont j'avais si souvent observé la posture pendant l'été.

Dès lors, le virus ne m'a plus quitté ! Mais, chose insigne : je renversais ainsi l'ordre aberrant de mes jeux d'enfants car pour atteindre la beauté des formes, dans la taille de la pierre, il faut d'abord « casser », déranger la matière brute pour lui imposer son ordre et rechercher la beauté !

20. Architecture et design (14/04)

Mes travaux de sculpture tournent tous plus ou moins autour de la personne humaine ou des animaux. « Le Pattiluve » est un sujet très différent de toutes les sculptures que j'ai faites jusqu'ici. De même « La Tour de Babel et ses dépendances ». Je ne suis pas loin de penser que je renoue, pour ces deux pièces, avec une pratique qui a précédé la taille de la pierre proprement dite : celle de réaliser des maquettes de châteaux pour les enfants. Pour la seconde, c'est évident. Pour la première, qui est aussi la dernière en date, cela s'apparente plutôt à du design : customiser un objet, ici la vasque, d'un parement de formes géométriques rappelant globalement un oiseau, des fleurs, avec ce souci de prendre soin de la nature puisqu'il s'agit simplement d'offrir aux oiseaux un petit réservoir d'eau pour boire ou s'y baigner.

21. Ajustage et « zentangle » (15/04)

Mon appétit à la façon dont je travaille doit beaucoup à ma formation d'ajusteur-mécanicien.

On sera surpris –à tort– d'apprendre l'étroite correspondance qui existe entre façonner du métal sans machine – à la lime donc– et sculpter la pierre, une fois passées les phases de dégrossissage aux ciseaux.

J'ai consacré des heures et des heures en compagnie de mes compères en formation à limer une pièce d'acier pour l'amener à une cote précise au micron près avec une planéité parfaite. Cette formation débouchait de toute façon sur un de ces métiers si peu reconnus et pourtant si nécessaires que d'aucuns redécouvrent ingénument aujourd'hui : ces « soutiers de la République » dont infirmières, caissières, pompiers, éboueurs, instituteurs, etc. constituent les derniers représentants à la mode, pour ne pas dire héros, en ces temps de confinement.

Elle aurait pu être ennuyeuse ? ça n'a pas été le cas. Cela a été une révélation. Elle m'a appris tout ce que j'avais besoin de savoir pour pouvoir tailler la pierre, même au-delà, car elle m'a appris beaucoup plus sur moi que mes dix années de latin dont il ne me reste presque plus rien. Ma fascination pour les gestes pratiques, pour le travail de la matière, pour le travail soigné ; la patience requise pour ce genre d'accomplissement ; la nécessité de travailler avec une précision que l'œil peut à peine discerner, encore moins évaluer sans un outil de mesure tant elle est fine ; ces longs instants suspendus où, tout à la tâche, physiquement et intellectuellement, mon corps tout entier en même

temps que mon esprit se libèrent du monde qui m'entoure ; ces pensées en flot continu qui traversent mon esprit sans que rien ne les arrête tandis que mes mains créent des formes nouvelles, découvrent de nouveaux possibles... Il y a dans tout cela une forme particulière d'enchevêtrement zen de la pensée liée à l'action de produire du Beau, une sorte de « zentangle » qui n'a pas, pour résultat final cette fois, un dessin échevelé et ahurissant mais une œuvre en relief, venue du plus profond de moi, encore inconnue et qui se révèle lentement, pas à pas, méthodiquement avec si peu de part de la conscience et avec pour seul motif un impérieux désir comme ces maladies qui s'en viennent au galop et s'en vont piano piano, qui surgit brusquement, me dévore et s'éteint lentement jusqu'à l'étape de la finition.

Alors, comme un aboutissement, comme si je parvenais à atteindre l'horizon, un grand vide se fait devant mes yeux, dans mon esprit et dans mes mains.

22. Un objet qui m'étonne aussi bien que vous ! (17/04)

La toute jeune mère, primipare, s'étonne en voyant son nouveau-né d'avoir pu engendrer ce petit être. J'ai la chance de partager avec elle cet étonnement post-partum après chaque accouchement. « Comment cela a-t-il pu sortir de moi ? », se dit-elle, « D'où cela vient-il ? ». Ces questions, en ce qui me concerne, restent le plus souvent sans réponse.

Bien sûr, on pourrait rapporter la chose à certaines circonstances qui ont pu présider à sa production, des préoccupations qui m'encombraient l'esprit au début du travail et qui m'ont orienté dans l'avènement du sujet. Par exemple, la guerre fratricide en Syrie m'a inspiré « Incivils », ces deux bambins se bagarrant dans les bras de leur sœur ou de leur mère. L'irruption d'un jeune Macron conquérant le pouvoir : « La Toison d'or », « Le Nœud gordien » est né de l'incapacité dans laquelle, avec l'âge, je me trouve d'avoir à trancher nombre de questions, de douter du bien fondé de mes choix...



Incivils



La Toison d'or



Nœud Gordien (détail)

Toutefois, si ces préoccupations ont constitué l'arrière-fond, l'alibi, le prétexte, une sorte de base à mon travail, son résultat m'étonne toujours. L'enfant est le produit du père et de la mère mais il a sa vie propre et il n'est ni l'un ni l'autre. De même, mes sculptures possèdent leur propre destinée, libèrent un message qui leur appartient en propre et qui, d'ailleurs pourra varier selon le regard de celui qui les observe, ses goûts, son vécu, ses centres d'intérêt.

Pourquoi ai-je fait cela ? Je ne sais pas et ne m'en soucie pas. La réponse la plus juste pourrait être : parce que c'était elle, parce que c'était moi, car pour sculpter, comme pour faire un enfant, il faut être deux : la pierre qui a son mot à dire et l'artiste. De cette confrontation, jaillit un objet qui n'est plus la pierre et qui n'est pas l'auteur, et qui, une fois dans le monde, rencontrera le regard d'autrui.

23. Comment l'esprit vient au sculpteur ? (18/04)

Comment l'esprit vient au sculpteur ? Si j'en avais l'idée, je la vendrais car elle vaut de l'or et ne manquerait pas d'acheteurs ! Pour créer quelque chose, un texte, un dessin, une sculpture, il faut une volonté et se donner les moyens de celle-ci. Pour cela, c'est simple : tous les coups sont permis.

Partir d'une idée, partir de n'en avoir pas, partir d'un croquis ou non, avoir un projet arrêté ou non, peu importe ! Commencez ! L'œuvre viendra bien assez vite. Il faut lui laisser le temps de mûrir, de s'installer, de conquérir toujours plus du désir de l'auteur à prendre plaisir à la terminer ! Pas d'impatience ! Pas de questions existentielles : Foncez, il y aura toujours quelque chose au bout, il sera toujours temps de décider de la charge esthétique du bébé, tout au long de son accomplissement.



En sculpture, il existe plusieurs approches qu'il faut choisir avec pragmatisme. Toutes ont leur intérêt et je les ai toutes essayées, sans calcul. Dans le cas d'un projet arrêté, comme c'était mon cas avec « Nuages », où j'avais le projet de réaliser un nu féminin en position fœtale, j'ai recouru à quelques dessins préparatoires. Des crayonnés pas du tout montrables, plutôt des notations, qui me permettaient de caler le sujet dans le morceau de pierre. Ce sont des dessins de visions, des dessins idéels. Ils ne sont pas descriptifs, ils sont faits d'éliminations mais très précis pour celui qui les a

couchés. Pensez aux dessins enlevés de Rodin, par exemple, dont on fait aujourd'hui des affiches décoratives. J'aurais pu recourir à des modelages aussi. Cela peut aider la mise en route.

Mais attention ! un dessin même descriptif ne sera jamais assez fidèle à la représentation finale dans la pierre et peut-être même trompeur. Le modelage, de ce point de vue, est sûrement plus pertinent. On peut aussi partir de rien ou plutôt partir directement de la pierre qui, comme je l'ai déjà dit, apporte sa forme, son poids, sa texture, sa matière et ses couleurs.

Il m'est arrivé ainsi de commencer à tailler une pierre sans idée de ce que je souhaitais faire. Il s'agissait d'une énorme pierre d'albâtre, si lourde que j'ai dû la travailler d'abord au sol. Je la taillai un long moment sans une once d'idée avec le seul plaisir d'enlever ce que le considérais comme superflu et ainsi de l'alléger car je n'ai que ma force physique comme moyen de levage. Je m'aperçus bientôt que j'avais sous les yeux un amas indémêlable de... boudins blancs !!! Mon atelier se trouvant à l'époque à l'arrière d'une boucherie, je n'étais pas hors sujet mais quand même ! À la regarder de plus près, je m'avisai que je n'avais pas ménagé de base proprement dite. J'eus donc comme première idée de faire une sculpture qui serait accrochée sans reposer sur le sol ou sur une stèle. Pour cela je pratiquai un trou en son cœur de façon à y glisser un cordage de marin. Puis, pour faire disparaître cette vision charcutière incongrue, je me mis à détailler chaque « boudin » de motifs spiralés et rappeler ainsi, peu ou prou, les cordages. C'est alors que l'image du Nœud Gordien



m'apparut comme une évidence car enfin comment trancher un nœud en pierre mobile accroché à une solive qui pend dans le vide ?

Comme on le voit, cette œuvre s'est créée chemin faisant. Cela n'a pas toujours été le cas, mais il est important de laisser parler la pierre et la taille au fil du temps car elles donnent à leur façon des leçons, des orientations, des idées qu'il faut savoir opportunément saisir au vol.

24. Le temps est autre (19/04)

On me pose souvent cette question : « Combien de temps as-tu mis pour faire cette sculpture ? » Comme si le temps passé ajoutait une plus-value à l'objet, ou peut-être pour rapporter ce temps passé à quelque chose de connu pour en apprécier l'importance...

Je suis bien en peine de répondre ! Le plus souvent je n'en sais rien et ne m'en soucie pas. La meilleure réponse pourrait-être « le temps nécessaire » ou « le temps que j'y prenne plaisir ». Hélas, ces formules ne sont pas propices à satisfaire le questionneur.

En vérité, le temps n'a plus d'épaisseur quand je sculpte. Ce travail qui est aussi bien un hobby qu'une passion ne se calcule pas. D'ailleurs, compter me rend malheureux ! Si je peux dire à peu près quand j'ai commencé et quand j'ai fini, c'est le bout du monde. Entre les deux, ce n'est que du plaisir.

J'ai quand même remarqué quelques petites choses. La séance de travail n'excède jamais trois heures ; au-delà, pour moi qui ne travaille qu'à la main, la fatigue brouille les cartes et je risquerais de casser ou de commettre des erreurs irrémédiables. Quand je le peux, chaque jour une séance le matin, repos l'après-midi. Le samedi et le dimanche, je ne sculpte pas : je tâche d'oublier ce que je fais et je repose ainsi mon esprit, mon corps et mes mains. Travailler sans gants ne pose pas trop de problème au dégrossissage mais plutôt lors des passes de finition quand les abrasifs effacent mes empreintes digitales et dévastent mes ongles.

C'est à peu près tout ce que je peux dire du temps qui décidément n'a rien à voir avec les temps chronométrés des process industriels. C'est un temps naturel en somme, un retour au temps fondamental : le temps qu'il faut, le temps que les choses se fassent et se fassent bien, un temps bien plus précieux que le temps comptable, un temps de vie, incarné et enrichissant qui n'est réductible à aucune mesure, à aucune échelle de valeur commerciale, industrielle ou économique.

Si l'œuvre a une quelconque valeur, elle ne réside pas, de toute façon, dans le temps qui au fond, ne profite qu'au sculpteur.

25. Météo albâtréenne (22/04)

La pierre ménage bien des surprises aux différents moments de son élaboration. La plus grande n'advient qu'au moment de la finition lorsque, polie, on la vernit afin de la protéger des dégradations du temps et de l'humidité. Sa splendeur éclate alors au grand jour, ses reflets éblouissent, ses ombres s'estompent et sa relative transparence s'illumine de toute la luminosité ambiante. Un moyen d'anticiper cette naissance miraculeuse, de s'en donner une idée, consiste à tremper la pierre d'une éponge gorgée d'eau.



Porte – Projet « La Tour de Babel et ses dépendances » : un exemple de veine bleue

Lorsque l'on mouille la pierre d'albâtre, on la débarrasse de la poudre immaculée qui la rendait opaque et sa matière interne se révèle alors. Ce sont des veines, parfois colorées comme des fumées aux teintes variables, mais, plus souvent, ce sont des nuées d'un camaïeu de blanc. Nuages, merveilleux nuages ! qui apparaissent figés au sein des formes sculptées, jouant avec elles.

La lumière du soleil d'avril, implacable, les éclaire non pas par le dessus comme les vraies nuées mais par l'intérieur, les traverse de part en part, dévoile leur cœur intime d'une plus ou moins grande densité jusqu'à faire la guerre aux ombres. Une surface de couleur à proximité leur confèrera une teinte rosée ou bleutée, c'est selon.

Ici, nul vent, nul orage en vue, non plus que trombe, grêle ou pluie, le temps reste serein, au beau fixe, offrant l'illusion d'une éternité suspendue, dans un silence marmoréen¹.



Pattiluve 2020 : L'objet en cours de taille n'empêche pas la lumière de le transpercer



Le même fini, nettoyé et lavé

26. Peurs et destinées incertaines (16/04)

Lorsque je lis un livre que j'apprécie, je ralentis ma lecture à mesure que j'approche de la fin comme si je craignais de devoir l'abandonner un jour, de quitter cette histoire qui me plaît et dans laquelle je me noie tous les soirs avant de sombrer dans l'abîme du sommeil.

¹ Pour ne pas dire : sur la base nominale *alabastre-* : *alabastre, alabastride, alabastrin (-ine), alabastrique, alabastrite, alabastron* ; ou encore sur la base *albâtre-* : *albâtreén, albâtrier*.

Il arrive à peu près la même chose avec la taille d'une pierre. Je ralentis la cadence à mesure que j'approche de la finition.

Je n'ai pas peur de la terminer. On sait la difficulté qu'éprouvent certains à finir ce qu'ils entreprennent. Certains ne finissent jamais. « L'étude est une mer sans rive », proclame un proverbe chinois. Pour moi, ce n'est pas tout à fait cela.

Quand je sculpte et que j'arrive en vue du point exact où je veux mettre un point final à mon travail, c'est comme si, après avoir navigué en solitaire, vent debout, sur cet océan de sucre au milieu des brouillards de poussière blanche, j'abordais une île, avec la sourde crainte que cette île soit vide. Or la nature a horreur du vide. Finir une pierre c'est en commencer une autre. Oui mais laquelle ?

On connaît la peur de la page blanche pour les auteurs en herbe... et les autres sans doute ! Eh bien ici c'est, par anticipation en quelque sorte, la crainte du pain de sucre qui ne parle pas, qui n'évoque aucune figure, qui me laisserait interdit et empêché d'agir sur la pierre qui m'envahit. L'appréhension de l'écueil, de l'échouage.

La mer où je navigue n'est donc pas sans rive mais si elle m'impose ces escales, c'est pour mieux repartir vers de nouvelles destinées, pour autant encore incertaines.

